

## Blanche colombe

Marguerite Andersen

---

Numéro 31, hiver 1987

De la mémoire ...les mirages

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/15257ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Andersen, M. (1987). Blanche colombe. *Moebius*, (31), 61–69.

MARGUERITE ANDERSEN

**Blanche colombe\***

Il ne faisait pas froid, du moins c'est l'impression qu'elle avait. La neige tombait, silencieuse, lente. Depuis quand? Depuis hier? Ou depuis ce matin peut-être? Peut-être... Oui, à savoir... Etrange, la mémoire. Elle se rappelait si clairement qu'il avait fait beau, le jour où elle avait rencontré Marcel, elle savait qu'il avait plu deux fois, brièvement, durant leur voyage de noces, mais se souvenir s'il avait commencé à neiger hier soir ou ce matin, hélas, non, elle n'en était pas capable. En tout cas, la neige remplissait maintenant le sentier menant du chemin à la maison, que Raymond avait soigneusement déblayé lors de sa dernière visite... Quand? Samedi... oui... comme toujours, bien sûr... mais lequel? Peu importe! Il avait mis au moins une heure pour faire le travail et au fond, se demanda Elisabeth, à quoi bon? Qui donc l'avait emprunté depuis, ce sentier?

Elle regarda le calendrier. Depuis la visite de son fils, elle avait noté la réception d'une lettre. Le facteur était donc passé au moins une fois. Aurait-elle oublié de noter d'autres événements? Le calendrier, qui selon Lucille devait mettre fin à tous ses «trous de mémoire», c'était bien beau, à condition de marquer tout tout de suite. Et elle n'avait jamais, même pas dans la plus belle fleur de l'âge, eu un tel sens de la méthode.

Le facteur. La lettre. La lettre de Jeanne. La relire:

Ma chère Elisabeth,

Si je ne t'ai pas écrit depuis si longtemps, (**Ah! Jeanne, j'en étais à croire que tu m'avais oubliée!**) c'est que ma vie a bien changé et que je ne sais pas encore comment m'accommoder de la chose.

(**Faut-il que tu t'en accomodes?**) J'ai fait une chute (**Ma pauvre!**) dans la salle de bain, il y a à peu près trois mois, c'était en sortant de la baignoire (**C'est là que j'ai toujours peur, moi aussi**), j'ai glissé. Je me suis cassé (**Jeanne!**) quelques côtes et puis la hanche (**NON!**), alors, tu comprends, j'ai dû aller à l'hôpital (**Le commencement de la fin, ça!**), je te parlerai un autre jour de cette expérience, aujourd'hui je veux juste te donner ma nouvelle adresse:

Jeanne Latraverse  
Chambre 304  
La Courtepointe  
Loretteville, Qc  
H3E 2W3

Tu vois, quand je suis sortie de l'hôpital, mes enfants m'ont convaincue (**Jeanne! pourquoi ne m'as-tu pas appelée?**) qu'il fallait que j'aille dans une maison de convalescence près de chez eux et j'ai dit (**NON!**) oui, je savais qu'ils n'avaient vraiment pas le temps de s'occuper de moi et j'étais quand même encore très fatiguée... Depuis je me suis rendu compte que leur «Courtepointe» (**Original, ça!**) est en effet une maison de retraite (**Quel euphémisme!**) et que j'y suis probablement pour de bon (**J'ai peur, Jeanne!**). Ils m'ont apporté quelques bibelots, des photos et des meubles de l'appartement, te souviens-tu de mon beau fauteuil rose (**Comme je l'aimais!**), ils disent que tout pourra changer dès que j'aurai repris des forces... En attendant c'est Marie, l'aînée de mes petites-filles, qui est dans mon bel appartement (**Je vois!**), elle fait son droit à l'Université McGill, alors c'est très bien pour elle (**Bien sûr!**), l'avenue Vendôme! Comme je la regrette, cette rue, les voisins, les arbres, tout ce monde et les magasins de la rue Sherbrooke! Est-ce que j'y retournerai jamais? Et où irait-elle alors, ma petite Marie? (**Mais, Jeanne, ne t'en fais pas pour elle, pense à toi-même!**)

Je t'embrasse — écris-moi  
Jeanne

Jeanne, la plus belle, la plus grande, la plus joyeuse de toutes, une petite vieille à l'asile. La Courtepointe. Une odeur de vieillesse, de vieux vêtements jamais

aérés, de vieux corps vite lavés et jamais exposés au soleil envahit la maison d'Elisabeth. Elle eut froid, regarda ses mains à la peau sèche et flétrie, les frota comme pour les raviver, enlever les taches brunes dont elle ne pouvait plus dire, comme autrefois, en riant, que c'étaient des taches de rousseur. A quand donc sa propre défaite? A quand son tour inévitable de quitter sa douce maison silencieuse et solitaire de l'île Perrot, au bord de cette eau qu'elle voyait de toutes ses fenêtres? Quitter cela, cet espace, ces arbres, cette paix, cette splendeur enneigée! Allait-elle y vivre un autre printemps, une nouvelle profusion de lilas? Que verrait-elle du lit d'une chambre d'hôpital ou de la salle à manger d'un asile comme cette Courtepointe? Maison de retraite! Voyons! Elisabeth aurait voulu encore plus de neige, un chemin vraiment impraticable, aucune nouvelle, ne pas savoir.

L'homme de Hydro-Québec était venu relever le compteur quatre jours après la visite de Raymond, le calendrier le lui rappelait. Ça ne devait pas être un métier bien drôle, solitaire, encore plus que celui de facteur. Autrefois, quand les compteurs se trouvaient à l'intérieur des maisons et non à l'extérieur, ça avait dû être mieux, surtout l'hiver, quand les gens pouvaient vite offrir un café à l'employé, le faire asseoir dans la cuisine pour qu'il se réchauffe. Enfin. Elle essaierait de le voir, la prochaine fois, de l'appeler par la fenêtre. Naturellement, ça ne pouvait pas être le même homme que celui qui venait quand Raymond avait trois ans, celui qui avait toujours un bonbon dans la poche, pour le petit, et dont Marcel avait même été un peu jaloux, que ça avait été drôle, Marcel qui prétendait être malade le jour du passage de l'employé, rien que pour être à la maison au moment de la visite. Elle le lui avait dit carrément, que c'était ridicule de ne pas avoir confiance en elle. Il avait eu l'air assez bête, dans sa chemise à rayures roses qui avait encore accentué sa confusion. Oui, la prochaine fois elle l'inviterait, le jeune, elle la lui raconterait peut-être cette petite histoire. Quel mal y aurait-il? Ils riraient et, qui sait, elle trouverait peut-être le courage de lui demander de faire sortir le chien pendant quelques minutes, de le faire courir après un bâton. Gaspard ne prenait pas assez d'exercice et ni Raymond ni Lucille n'avaient de temps pour lui.

Elisabeth, elle, ne sortait plus. Se souvenait-elle seulement de sa dernière grande promenade? Les lilas avaient été en fleurs, quelle merveille! Elle se rappelait leur parfum, quel délice, tous ces lilas blancs et mauves, nus maintenant mais déjà pourvus de gros bourgeons pleins de promesses.

C'est juste, elle n'avait pas fait de vraie marche depuis le mois de juin, tant son asthme avait empiré, elle ne pouvait plus s'aventurer seule, dehors. Bien sûr, Raymond venait tous les quinze jours et Lucille aussi. Ils avaient établi un roulement, ils alternaient leurs visites et chacun à son tour lui apportait tout ce dont elle pouvait bien avoir besoin. Et aussi ce dont Gaspard, beau prince noir, et Mathilde, la blanche colombe, avaient besoin: des Milky Bones, de préférence sans colorant, du Purina Chow et le bon mélange de graines. Ils faisaient même de petites promenades avec leur mère, en lui faisant remarquer que tout serait tellement plus facile si seulement elle pouvait consentir à quitter cette maison isolée, à s'installer à Lasalle, pour être près de Raymond, ou bien à Verdun, où le sous-sol aménagé de la maison de Lucille, si confortable, était à sa disposition. Ils ne voulaient que son bien, elle réussirait peut-être à se débarrasser de son asthme, si elle pouvait se séparer de ses animaux... Ha! se séparer de Gaspard et de Mathilde! Et pourquoi? Pour aller respirer l'air pollué de la ville, il n'en était pas question. Et surtout pas de s'installer dans un sous-sol, aménagé ou pas, autant se faire enterrer tout de suite, se faire mettre sous le sol pour de bon et qu'on n'en parle plus! Vivre dans une cave, il ne manquerait plus que cela, dans l'obscurité, sans voir quoi que ce soit en se levant le matin, se coucher sans pouvoir voir la lune, les étoiles, la voie lactée? Non. Les promenades avec ses enfants ne comptaient pas vraiment.

Mathilde l'inquiétait. Alors que Gaspard allait et venait tout seul par l'ouverture que Raymond avait si bien installée dans la porte, les sorties de l'oiseau devaient être surveillées et Elisabeth n'en était plus capable. Autrefois, elle ouvrait tout simplement la cage et Mathilde volait joyeusement à travers la maison, jusqu'au grenier même, quand la porte en était ouverte, mais maintenant qu'Elisabeth, pour éviter les escaliers, n'occupait plus que le premier étage où Raymond

avait tout descendu, y compris son grand lit, elle n'osait plus ouvrir grande la cage. L'oiseau pouvait s'échapper, refuser de revenir, s'installer en haut, y manger les araignées, quelques insectes, il devait bien y en avoir, non, il n'y mourrait pas de faim et de toute façon il reviendrait plutôt, non, le problème était qu'il risquait d'y faire des saletés. Et Elisabeth se trouvait dans l'impossibilité d'essuyer les taches, à cause de cette goutte qui l'empêchait de prendre les escaliers. Il fallait admettre aussi que sa vue défectueuse lui jouait de drôles de tours, elle ne voyait pas toujours tout tout de suite, toutes sortes de choses passaient inaperçues, au grand désespoir de Lucille qui ne comprenait d'ailleurs pas pourquoi sa mère vivait avec un chien et une colombe alors qu'elle aurait très bien pu s'installer chez sa fille, ou chez son fils, s'y occuper tant soit peu de ses petits-enfants, leur lire des histoires au lieu de causer avec des animaux.

Lucille, se rappelait Elisabeth, avait téléphoné tout à l'heure pour dire que la tempête l'empêchait de venir. Était-elle sûre d'avoir assez à manger? Pouvait-elle lui promettre d'appeler quelqu'un au village, si jamais elle manquait de quelque chose? C'était convenu depuis longtemps! Bien sûr, bien sûr. Convenu. Et ridicule. Elle n'allait pas demander à des étrangers de venir s'occuper d'elle parce que ses enfants ne pouvaient pas le faire. C'était impensable.

«N'est-ce pas, dit Elisabeth à Gaspard, on ne va pas incommoder des inconnus... On va se débrouiller... mon beau prince noir au manteau si soyeux, viens t'asseoir contre moi, que je te touche, que je te caresse de mes doigts douloureux mais qui se réjouissent quand même encore de ton poil doux et luisant... » Elle le caressa, fut un moment prise par la relaxation totale du chien, mais déjà la colère s'empara d'elle de nouveau, contre ses enfants, contre leur sollicitude si raisonnable, contre son asthme, sa goutte, contre le monde en général, contre tout sauf le beau Gaspard et la blanche Mathilde.

Appeler quelqu'un! Elisabeth décida de se rationner, de manger un peu moins pendant un jour ou deux. Cela ne lui faisait pas peur. Elle avait toujours été frugale, capable de se priver. Et Gaspard avait sa bonne nourriture, il en restait un grand sac plein, Mathilde ses

graines, puis Lucille allait tout de même venir bientôt. Il fallait marquer son coup de téléphone ou était-ce déjà fait? Que c'était donc difficile de se rappeler tout le temps qui avait dit quoi tel jour.

Elisabeth alluma la télévision, voilà, on était mercredi, 15 février, très bien. Si seulement l'appareil pouvait enregistrer les appels, les visites... Le calendrier n'était pas l'instrument idéal pour ce genre de comptabilité, il fallait trouver un crayon, ses lunettes. Et une fois découvert tout cela, elle avait déjà oublié ce qu'il fallait marquer. Tant pis. Lucille viendra après la tempête, elle mettra de l'ordre partout, y compris dans la tête de sa mère. Du moins elle en sera convaincue, cette grande dégourdie au sous-sol inhabité.

Qu'est-ce qu'elle avait donc aujourd'hui, Mathilde? Elle se tenait tout près de la porte de sa cage, suivait Elisabeth des yeux, l'implorait... Elle voulait sortir, c'est sûr, elle promettait d'avance de ne pas faire la petite folle, de ne pas monter à l'étage supérieur, mais non, et puis elle irait coucher dans sa cage, après une toute petite promenade, elle voulait juste voir ce qu'il y avait dans la cuisine, non, elle ne se sauverait pas, promis, juré, roucoulé...

Déjà les doigts nouveaux ouvrent la porte, déjà Gaspard se lève, contrarié, Elisabeth sourit devant le plaisir de la colombe qui picore quelques miettes sur la table pas trop bien essuyée. Qu'il est donc agréable d'être chez soi, bien au chaud, avec deux beaux animaux fidèles qui jamais ne donnent de conseil, qui ne critiquent pas, ne s'éloignent pas, sont heureux d'être avec leur maîtresse, leur amie... Mais non, Gaspard, ne fais pas cette tête-là, Mathilde regarde seulement s'il n'y a pas un petit reste dans ton bol...

Le chien s'élançe, la colombe effrayée vole vers la cage de l'escalier, Gaspard la poursuit heureux de lui faire peur, heureux de l'exercice et de l'agitation inattendus. Il revient, souriant on dirait, frétilant. Elisabeth le gronde sans qu'il y croie, sans qu'elle puisse elle-même se prendre au sérieux. Mathilde-la-Blanche ignore les appels, semble vouloir attendre en haut que le chien se calme. Tout doux, Gaspard, mon beau prince, assieds-toi à mes pieds, tu veux me donner la patte, c'est bien, mets ta tête sur mes genoux, oui, tu sais, toi, que je t'aime... un peu, à la folie, passionnément... tu me pardonnes, je sais, de ne plus courir avec

toi comme autrefois, tu te contentes de ce que je te donne, même si c'est si peu, tu acceptes ma décrépitude, tu ne me dis pas comment réarranger ma vie, Gaspard, mon beau, mon ami, tu me regardes de tes yeux si doux, ce serait l'heure de faire à manger, bien sûr, je vais te préparer ton repas, avec un petit peu d'huile, ça fait briller ton poil... Mathilde? Et moi? Non, je ne me mets pas à table, même si c'est cela que tu attends de moi, je vais tout simplement me coucher, je laisserai la lumière pour Mathilde, viens te coucher quand tu auras mangé et fait ta petite promenade, reviens vite, tu te fais vieux toi aussi. Sais-tu qu'à l'asile ils ne permettent pas les chiens? Et Lucille non plus ne voudra pas de toi... Alors, dépêche-toi... J'ai besoin de toi, le lit est froid, c'est ça, chauffe-moi les pieds, laisse-moi me mettre contre toi, ah, qu'on est bien, jamais je ne te quitterai.

Quand Elisabeth mit la télévision en marche, il devait y avoir une erreur, 17 février, toujours pas de Lucille. Il faudrait finir la lettre à Jeanne, la donner au facteur... Il neigeait, le téléphone ne marchait pas, Elisabeth se recoucha. 18 février, aucun changement. Mathilde n'était pas revenue dans sa cage, Elisabeth l'entendait roucouler en haut, de quoi se nourrissait-elle, descendait-elle la nuit pour manger des graines, mais quel jour était-ce, le sentier était devenu invisible, le chemin aussi, Lucille ne saura tarder, elle aura du mal, elle ne sera pas contente, il faudrait qu'elle fasse déblayer le chemin par le chasse-neige du village, étrange que cela n'avait pas été fait.

\* \* \*

Dormir...

\* \* \*

Le chien aboya doucement. Il avait placé la colombe sur la descente de lit, elle était encore tiède quand Elisabeth la prit tendrement dans ses bras. La vieille femme se sentait bien faible. Elle était fatiguée, oui, comme après un accouchement. Seulement il n'y avait pas sa mère; étrange, elle avait été là chaque fois, après la naissance des enfants, pour faire à manger,



pour s'occuper du bébé mais surtout de sa fille, à qui elle aimait offrir un oeuf battu avec un peu de vin rouge, ou un bouillon de pigeon. Marcel refusait d'en prendre, mais les femmes savaient qu'un tel bouillon constituait la potion magique qu'il fallait pour redonner des forces à une jeune accouchée. Un bouillon de pigeon, c'est léger, ça remonte le moral.

\* \* \*

Il neigeait toujours, mais les routes avaient été nettoyées. Bien sûr, le village n'avait pas encore fait débayer le chemin qui menait à la maison d'Elisabeth; Lucille avait été obligée de faire les 500 mètres à pied, ça n'avait pas été facile, surtout avec tous ces paquets. Si seulement...

Sa mère était morte, couchée dans son lit, avec le chien contre ses pieds, on aurait dit qu'il voulait la réchauffer. Il était mort lui aussi. La porte de la volière était ouverte, mais de Mathilde, il ne restait plus que les plumes et à peine quelques osselets. Gaspard avait dû la tuer, puis se nourrir d'elle et s'étouffer dans sa glotonnerie. Comment avait-il réussi à ouvrir la porte de la cage? Ah, quand un chien a faim! Encore une chance qu'il n'ait pas essayé de s'attaquer à sa maîtresse... Quelle horreur! Lucille l'avait toujours su, on ne pouvait pas lui faire confiance. La fidélité des animaux, des chiens, il fallait être bien bête pour y croire. Heureusement que Elisabeth n'en avait rien su, non, cela n'avait pas pu se passer de son vivant, le meurtre de l'oiseau. Lucille fit de son mieux pour séparer le cadavre du chien du corps de sa mère, elle érigea une petite muraille de coussins pour bien marquer les limites. Elle ne pouvait pas se décider à toucher cet animal tout raide.

Puis elle appela la police, c'est ce qu'il faut faire quand on découvre un corps. Le médecin légiste insista pour mettre «décédée à la suite d'une indigestion» sur le certificat, même si Lucille lui avait fait remarquer que les provisions apportées par elle et par Raymond avaient à peine été touchées.

Peut-être que sa mère avait, après tout, vu le meurtre de la colombe par le chien noir. Un arrêt cardiaque, oui, sans aucun doute, devant l'horreur de la trahison

canine. C'est ça, sa mère avait dû ouvrir la cage, faire sortir l'oiseau, bien que Lucille lui ait dit tant de fois de ne pas le faire puisqu'elle ne pouvait plus contrôler l'animal, et alors Gaspard... En un mot, les animaux avaient eu raison de leur maîtresse. Ce n'était que juste qu'ils soient morts, eux aussi.

Pauvre Maman, vivre avec des bêtes et mourir par elles... Il aurait fallu être plus énergique avec elle, la forcer à quitter la maison du parc, la dorloter ensuite, lui rendre ses dernières années confortables. Il aurait été facile de s'occuper d'elle, une fois qu'elle aurait été installée en bas, dans le sous-sol bien chauffé et sec. Elle y aurait vécu une fin de vie tellement plus normale, choyée et satisfaisante. Lucille savait qu'elle allait pendant de longues années se reprocher cette fin malheureuse de sa mère. Enfin... Raymond, lui aussi aurait pu prendre les choses en main.

Le chasse-neige était venu en même temps que la voiture de police, encore une chance. Comment les employés de la compagnie des pompes funèbres, que Lucille avait fait venir, auraient-ils pu transporter le corps de sa mère à travers un chemin non déblayé?

La police se chargea du chien. Il était évident que Lucille n'en était pas capable. Elle avait d'autres soucis, comme de vider le frigidaire, de ranger la vaisselle, de ramasser le linge sale qu'elle emporterait pour le laver chez elle, à Verdun. Et il fallait aussi qu'elle reparte, ses enfants l'attendaient, son mari qui n'aimait pas qu'elle conduise la nuit. Aurait-elle pu coucher à Ile-Perrot et rentrer seulement le lendemain? Non. Seule, dans cette maison, ce n'était pas possible. Elle organisa donc bien les choses. Police, médecin, entrepreneur des pompes funèbres, tous travaillèrent de concert et avec efficacité.

A six heures du soir, Lucille put fermer la porte à clé et repartir. Ils verront au printemps ce qu'ils feront de cette maison. Et peut-être cueilleront-ils alors de grandes gerbes de lilas pour les mettre sur la tombe.

\* Déjà paru dans la revue **Rauque**, no 4, printemps 1986.